**Zeitschrift:** Film : revue suisse de cinéma
**Herausgeber:** Fondation Ciné-Communication
**Band:** - (2001)
**Heft:** 21

**Artikel:** Entretien avec Renaud Cohen
**Autor:** Cohen, Renaud / Asséo, Laurent
**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-932833

**Nutzungsbedingungen**
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 02.07.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

© J.C. Lother

L'attirance de Simon pour Claire

constitue l'un des thèmes profonds de cette comédie douce-amère. Cette blessure intérieure, faille béante dont souffre Simon, nous sera révélée vers la fin du film. C'est d'ailleurs l'une des forces de cette œuvre, sa véritable audace et sa belle modestie, que d'avancer de manière quasi synchrone avec son héros, sans jamais chercher à être plus malin que lui. Cohen lui emboîte donc véritablement le pas, quitte à voir, pour notre plus grand plaisir, le jeune homme trébucher dans sa réalité à force de provoquer – avec la logique à la fois innocente et perverse de l'inconscient – de petites catastrophes en chaîne.

### La vie comme un puzzle existentiel

Au début de «Quand on sera grand», Simon et Christine (Judith El Zein) n'arrivent pas à avoir un enfant. A cela viennent s'ajouter des préoccupations liées au travail: journaliste, il est contraint d'écrire des articles positifs sur la cigarette dans «Tabac magazine», ce qui lui pose des problèmes éthiques relatifs à la santé. Et qui dit santé, dit médecine. C'est ainsi qu'au hasard d'une rencontre dans l'escalier de son immeuble – lieu emblématique de croisements, récurrents dans le film – Simon va faire la connaissance de son futur voisin, Thomas (Bruno Todeschini), un médecin. Il va surtout nouer une relation avec sa femme Claire (la sublime Amira Casar) qui, depuis qu'elle est enceinte, est rejetée par son mari.

Ainsi va la vie, ainsi progresse le film – en forme de puzzle. Une idée en amène une autre, un aspect de la réalité vient se greffer à un autre, le contredire, le complexifier, le mettre momentanément de côté ou, au contraire, le faire resurgir. Dans cette mosaïque existentielle bien remplie mais imprégnée de la hantise du manque, la place des amis de Simon est importante. Il y a Léa (Marie Payen), qui vit mal son lesbianisme, Fabrice (Julien Boisselier) qui fait venir en France une Africaine dont il est tombé amoureux et Roché (Eric Bonicatto), un vieux copain de classe à qui Simon – en expérimentateur psy un peu sadique – va rappeler qu'il se faisait battre à l'école.

### Comédie psy et chronique naturaliste

En entrelaçant diverses situations, le film de Renaud Cohen se place de fait à la croisée de plusieurs tendances actuelles du cinéma français. «Quand on sera grand» est à la fois une chronique naturaliste d'un jeune bourgeois paumé et attachant, une comédie psychanalytique avec ses lapsus et un film choral avec sa panoplie d'individus. Ce petit miracle découle du fait que Cohen, aidé par son co-scénariste Eric Véniard, ait réussi à transformer son matériel composite et hétérogène en une véritable alchimie narrative, qui fonctionne de manière réjouissante.

On peut toutefois reprocher le naturalisme un peu timide de la réalisation, tantôt proche du documentaire, tantôt plus stylisé. En outre, la mise en scène peine parfois à retranscrire les réalités physique et mentale du protagoniste. Les belles idées contenues dans cet habile scénario (heureusement pas trop «astucieux») ne sont pas toujours traduites de manière véritablement cinématographique. Ce manque d'audace stylistique est particulièrement patent lorsque les zones d'ombre de Simon apparaissent au grand jour. Ainsi, les quelques séquences de rêves, par trop appliquées et explicites, ne sont absolument pas convaincantes. La mise en scène de l'espace, de même, n'est pas toujours à la hauteur d'un film dont l'ambition est de nous convier à la perception sensitive de l'univers. A titre d'exemple, l'errance finale de la grand-mère et de l'amie africaine aurait été plus impressionnante si le cinéaste avait mieux exploité le carnaval chinois servant de décors à leurs déambulations nocturnes.

Néanmoins, grâce à d'excellents comédiens (Mathieu Demy est confondant de naturel), «Quand on sera grand» est une vraie petite réussite d'ironie sensible, alternant avec bonheur des scènes légères et plus crues. A défaut d'avoir réalisé une œuvre vraiment singulière, Renaud Cohen tient son pari – loin d'être évident – de réaliser un film à la première personne du singulier. ■

1. Juifs d'Afrique du Nord.

**Réalisation** Renaud Cohen. **Scénario** Renaud Cohen, Eric Véniard. **Image** Pierre Milon. **Musique** Krishna Levy, Frédéric Galliano. **Son** François Maurel. **Montage** Sophie Brunet. **Décors** Frédéric Bénard. **Interprétation** Mathieu Demy, Amira Casar, Maurice Bénichou... **Production** Gloria Films; Laurent Lavolé, Isabelle Pragier. **Distribution** Xenix Filmdistribution (2001, France). **Durée** 1 h 42. **En salles** 25 avril.

# Entretien avec Renaud Cohen

**Diplômé de la Fémis[1] en 1992, ce cinéaste français, âgé de 35 ans, a déjà réalisé plusieurs documentaires, ainsi que deux courts métrages de fiction dans lesquels il joue également.**

Propos recueillis par Laurent Asséo

**Vous citez Nanni Moretti et Woody Allen comme modèles...**

J'aime bien le cinéma très personnel, où l'on sent l'univers de quelqu'un. Pour moi, c'est plus important que la dextérité au cinéma, que l'adresse dans la manière de filmer...

**Pourquoi n'avez-vous pas interprété vous-même le rôle de Simon alors que vous jouez dans vos deux courts métrages?**

Je ne pouvais pas me le permettre: il fallait que je réussisse mon film. Je ne pouvais pas prendre un tel risque, parce que je ne suis pas comédien. Et j'ai repéré Mathieu Demy... C'est bizarre, parce que je ne l'avais jamais vu au cinéma; pour moi, c'était un nom. Avant de voir «Jeanne et le garçon formidable» (ndlr: d'Olivier Ducastel, 1997), j'avais comme une intuition. Le fait que Mathieu Demy interprète le rôle de Simon, c'est comme si c'était moi qui jouais. Je ne sais pas pourquoi; on n'a pas du tout la même histoire, mais il y avait là comme une évidence. Je n'ai pas fait de casting et je n'ai rencontré personne d'autre que lui.

**Le film ne raconte pas vraiment une histoire, mais propose un entrelacs de petites histoires...**

Au départ, je n'avais pas de sujet. Vu mon inexpérience, je savais très bien quel était le danger: si j'avais eu un sujet, j'aurais été tenté de me contenter de l'illustrer... Avec mon co-scénariste (ndlr: Eric Véniard), on a quasiment fait un travail psychanalytique. Je racontais tout ce que j'avais envie avec plein de personnages, de situations et d'histoires. Ensuite, il a écrit vingt-cinq à trente pages. On est parti de cette matière pour élaborer une histoire et non l'inverse. Par exemple, l'idée que Simon avait perdu sa mère n'est venue qu'à la fin. Je suis vraiment parti d'éléments que j'avais envie de raconter, de choses personnelles et après, j'ai trouvé une cohérence.

© J.C. Lother

Le réalisateur Renaud Cohen

**Votre film met en scène beaucoup de personnages...**

Oui, c'était rassurant, mais aussi nécessaire, puisque Simon a besoin des autres pour vivre. Et parce qu'il y a beaucoup de personnages, beaucoup de petites histoires, il fallait être très concis et très synthétique dans la manière de raconter. Tout ce qui n'était pas nécessaire devait être supprimé. Il en résulte que le film s'inscrit davantage dans une certaine efficacité et moins dans la beauté plastique.

**Quel était le thème que vous vouliez traiter initialement?**

J'avais envie de parler des gens qui arrivent à avancer. J'ai toujours été fasciné par ceux qui progressent, qui arrivent à se faire violence pour dénouer certains nœuds de leur vie. C'est un peu le point commun de tous mes personnages. Durant le film, ils ont fait des progrès et sont arrivés à tordre le cou à ce qui les hantait.

**Comment définiriez-vous le ton du film?**

Une forme d'humour qui fait alterner des moments graves et légers, drôles et tristes. L'humour, pour moi, est la seule chose qui sauve de tout. J'adore les comédies, mais je déteste les films complaisants. Dans mon film, il y a des moments très durs, crus, âpres; parfois entre le père et le fils, parfois entre le père et sa mère. Je tenais beaucoup à ces moments-là. En même temps, je ne voulais pas faire un film dur. Je voulais que le spectateur ait du plaisir, parce que c'est le cinéma que j'aime. Mais ce plaisir, il faut le gagner...

**Votre film mélange plusieurs genres, comme la chronique naturaliste et la comédie un peu psy...**

Le principe consistait à ancrer le film dans un réalisme total, afin que les situations de comédie n'aient pas l'air d'être préparées, mais qu'elles naissent vraiment de façon naturelle, qu'elles fonctionnent mais sans paraître trop construites comme chez Lubitsch ou Billy Wilder. Ce mélange de genres remédiait également à l'envie que j'avais d'être Nanni Moretti ou Woody Allen, que je ne suis pas... Bref, d'être modestement moi-même. Il y un peu de modestie dans ce film. Je n'ai pas 25 ans, mais 35. Je ne pouvais pas être aussi provocateur que si j'avais fait ce film-là il y a dix ans... Sans être complaisant ou commercial, il fallait que le film se tienne, qu'il soit sobre, modeste et avec de l'humour. Je voulais amener un univers personnel, sans être complètement autarcique ou égocentrique comme dans les films de Nanni Moretti, où le monde lui tourne autour.

**Simon ne fait pas rire les autres...**

Non, c'est moi qui fait rire les autres et Simon est mon instrument *(rire)*. Ce n'est pas un exhibitionniste, ni un expansif; il ne sourit quasiment jamais, mais il fait rire le spectateur à son insu...

**Comment avez-vous travaillé le style du film?**

Le style du film n'est pas très élaboré. On avait une contrainte de taille: huit semaines de tournage et énormément de décors différents. Il nous est arrivé de tourner dans trois décors différents dans la même journée. Ce qui signifie qu'on avait très peu de temps pour travailler l'image. Avec mon chef opérateur, on a mis en place deux options très simples: dans les scènes d'intérieur, la caméra était plutôt fixe et le découpage plutôt classique, car on était dans la comédie; dans les scènes d'extérieur, par exemple de rue, on filmait en général caméra à l'épaule de manière très réaliste. Je trouve que cette simplicité correspond au film.

**N'avez-vous pas eu peur que votre film apparaisse comme un échantillon de tous les types de mixité actuelle, avec le juif, l'homosexuelle, la Noire...**

Mon co-scénariste avait co-écrit «Nos vies heureuses » de Jacques Maillot, un film choral qui abordait tous les personnages à égalité et auquel il avait été reproché d'être un film-catalogue. A mon avis, son défaut résidait dans l'absence de point de vue. Dans mon film, le point de vue est celui de Simon, sans qui rien n'arrive. A partir du moment où il y a un point de vue sur les gens, ce n'est plus un catalogue. Mais, bon... On peut me le reprocher aussi... Je n'avais pas l'idée de traiter de tout, mais plutôt envie de montrer que Simon vivait dans un milieu où il y a de la diversité. Dans sa famille, il y a une homosexuelle, parce que je tenais à l'idée d'une famille hétérogène; non pas par esprit de tolérance, mais parce que c'est un peu ma famille.

**Avez-vous des projets?**

Je suis en train d'écrire un nouveau scénario. Cette fois, je pars davantage d'un sujet, mais en l'abordant aussi de manière personnelle. Pour sortir de ce film sympathique («Quand on sera grand»), dont je me dis qu'il n'est pas assez «rentre dedans», je suis un peu plus provocateur. Il faut peut-être que j'aille dans une direction un peu plus radicale. ■

1. La Fémis, Ecole internationale supérieure des métiers de l'image et du son, Paris (anciennement Idec).

L'art de la direction selon Renaud Cohen